Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 14

Artikel: Réception d'un bailli bernois : en 1785
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-217889

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 31.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Se faut po lo servi
S'allà fére éterti
No z'âodrein ti.

Et mè peinsâvo ein guegneint ti clliâo pucheint coo avoué lâo rouliére dâi z'autro iâdzo, lâo bré asse solido que dâi paufer, lâo dâi asse fermo que dâi potte de tenaille, mè sondzivo : — Rondzâi ! foudrâi pas que lè z'Allemand et lè Bolchèvique vignant pè ce, sarant binstout ein campouta : avoué la mâiti, farant dâo brasson po lè caïon et pu lo resto l'émietterant po lè dzenelhie.

L'è adant que Bissemarque l'arâi pu dere quemet desâi ein septante :

— Porri preindre la France, l'Etalie, la Russie, l'Amérique, tota la terra, la louna, mimameint. Mâ po lo Djorat lâi arâi rein à fére : Lè medzi : no farant châota lè deint tant sant du; lè z'agafâ : sè virerant ein travè !

Et desé tot cein ein mè mémo quand i'è oïu ion de stau coo dâo clube, que l'avâi on fusi tserdzi et vetu ein sordâ avoué dâi z'haillon de militéro, que no z'a recitâ : «Mon païs. »

Je t'âmo, mon païs !

Et clliâo que l'ant tsantâ la tsanson dâo Dzorat, l'Alpée, âo que l'ant recitâ : la tsaplliâïe de Morgarten, âo bin que no z'ant racontâ quemeint Adam l'avâi prâi fenna ! L'ètâi biau, vo dio. Tant qu'à on petit valottet que l'a de sein quequelhi quemet la renaille l'avâi voliu sè fére asse grocha que le bâo, que sè gonclliâïe et que l'a bo et bin châotâ. On ban cantonat po lo valottet.

Apri cein, on a vu on père-grand que l'ètâi bin fé, quemet clliâo dâi z'autro iâdzo, et onna mére-grand à eimbransi tant l'ètâi galéza et savâi bin veri son brego. Et lo pére ! et Aloïs ! l'Abran ! et la Luise : l'ètâi dzeintia tot plliein. Quin galé refredon, sein compti la soclliâïe et la châotâïe po fini.

Vo z'âi bin réson, bounè dzein dâo Dzorat, n'âoblliâ pas la leinga de voûtre pére z'et mére :

Ah ! l'è qu'ètâi 'na leinga druva
Quemet lâo vatse, lâo modzon,
Que sè montrâve tota cruva
Et forta quemet on drudzon !
Na leinga que fasâi 'na brison !
Que reveillîve lè z'orolhie
Et que plliaquâve âi Vaudois
Quemet la rita à la quonolhie,
Noutron crâno vîlhio patois.

Ie saillessâi de noûtra terra
Quemet bussant truffie et messon,
Sè racene ètant dein la pierra,
A l'ombro de noûtrè bosson.
Et, pe dzoïâosa qu'on quinsson,
Sa tsanson ein nô ie tsantâve :
« Amâ vo bin, sâi bon Vaudois ! »
Ah ! l'ètâi biau quand dèvesâve
Noûtron crâno vîlhio patois !

Dâo païs l'ètâi la vetira ;
De la ramira lo boquiet ;
Dâo pridzo l'ètâi la prèïra
Et de la fordze lo socliet ;
De la benna : lo biau pregnet
Qu'è plliein de mâ que ravigote.
A noûtrè pére, lè Vaudois
L'allâve justo à lâo potte
Noûtron crâno vîlhio patois.

Et lè clliotsette dâi z'armaille,
Et la moletta su la faux,
L'atsetta que tsapllie la daille,
L'iguie que dècheint dâi tsenau,
La tserrî que fâ son terrau,
Lo vin que dâo bossaton câole,
Dein noûtron bî païs vaudois ;
L'oûvra dâi sapalon, dâi biole,
Dezant lâo dzoïïo ein patois.

Marc à Louis du *Conteur*.

ECHO DES EXAMENS

La noix. — La noix se compose de deux parties : le dedans et le dehors. Le dehors est en bois et sert à faire du **nillon**. Le dedans est plus tendre, il est blanc et sert à faire de l'huile d'olive.

LA LÉGENDE DU LIÈVRE BOUILLI

L'AUTRE jour, tandis que les sous-officiers étaient en fête à Vevey, un aimable vieillard de Lausanne, à qui ces réjouissances militaires rappelaient ses souvenirs de jeunesse, nous parlait du temps où il faisait une école d'artilleurs, à Bière.

C'était en 1853, dit-il. J'étais caporal. On m'avait désigné comme chef d'ordinaire. Les deux artilleurs-marmitons qui étaient sous mes ordres et moi, nous faisions une popote dont tous les hommes de notre batterie se reléchaient les babines. Chez les artilleurs genevois, au contraire, — car chaque troupe cuisinait alors pour son compte, — on trouvait le rata dégoûtant. Les plaintes devinrent si vives que le commandant de place lui-même, le colonel Denzler, s'en émut et fit une enquête.

Un beau matin, comme nous faisions les dix-heures à la cuisine avec les deux bouteilles de vin que nous octroyait journellement un pintier, en échange des épluchures, je vis deux officiers qui se dirigeaient de notre côté : c'étaient le colonel Denzler et un major. Bouteilles, verres, pain et fromage, toute trace de notre picotin disparut en un tour de main. « Schwambach, dis-je à un de mes deux aides, donne vite un coup de balai dans la cuisine ! Tu sais que le colonel est raide comme la justice de Berne et qu'il ne nous aime guère, nous autres Vaudois, quoique nous fassions notre service aussi bien que les autres. Arrange-toi donc pour que tout soit propre comme un oignon ! »

Ce Schwambach n'était pas aussi bon que les saucissons de Payerne, sa ville natale. Entre nous soit dit, il ne valait pas deux sous, mais c'était un rude débrouillard et un pointeur qui nous fit honneur aux tirs de Thoune, aussi bien qu'à ceux de Bière; et le colonel enrageait de voir qu'un Vaudois pointait mieux que les canonniers de Berne ou d'Argovie.

Sans faire la mauvaise tête cette fois, bien qu'il n'aimât guère à recevoir des ordres, Schwambach s'empara d'un balai et se démena comme un beau diable autour des chaudières où cuisait le dîner de la troupe. Il se livre même à une gymnastique si désordonnée qu'un rat, dont nous ne soupçonnions pas la présence, nous partit entre les jambes et, affolé, se mit à bondir dans la cuisine, dont portes et fenêtres étaient closes, grimpant le long des parois, sautant jusqu'au plafond, poursuivi par le balai de Schwambach. Soudain, comme celui-ci l'acculait dans un angle, il fit une cabriole désespérée, comme qui dirait le saut périlleux, et tomba dans le pot-au-feu bouillant. Schwambach n'avait pas eu le temps de vociférer un juron que la porte s'ouvrait toute grande, poussée par le colonel suivi du major.

Qu'allait-il se passer ? Sans oser même glisser un regard sur la fatale chaudière où le rat était en train de bouillir, nous attendions, muets et roides comme des bayonnettes, les ordres de nos supérieurs.

— Caporal, me dit le colonel, passez-moi votre cuiller.

Et sans me laisser le temps d'arrêter son bras, il la plongea dans la chaudière et avala une gorgée.

— Félicitations, caporal. Voilà ce qui s'appelle de la soupe ! Donnez-nous-en une bonne gamelle.

Je les servis. Ils mangèrent de bon appétit et déclarèrent qu'auprès de ce bouillon celui qu'avaient les Genevois n'était que de la lavure.

Eux partis, nous fîmes à haute voix les réflexions que vous pouvez imaginer. Schwambach, lui, se tordait de rire. Mais il n'était pas question de badiner bien longtemps. La troupe allait rentrer d'un moment à l'autre et il fallait que le dîner fût prêt. Impossible de faire une autre soupe, le temps nous manquait, et puis, comme le faisait remarquer Schwambach, puisque le colonel et le major s'en étaient délectés, les camarades ne la trouveront pas mauvaise.

Il va sans dire que nous repêchâmes le rat. Il était blanc comme un poulet bouilli, ayant perdu tout son pelage pendant la cuisson.

Jamais la troupe ne fit autant d'honneur à la soupe que ce jour-là; elle ne cessait d'en redemander et s'étonnait que nous n'en prissions pas: « Nous avons déjà dîné, » déclarait Schwambach.

— Tiens ! une touffe de poils dans ma cuiller ! s'écria tout à coup un artilleur. C'est du propre, ça !

La cuiller en question fit le tour de la table. Elle contenait, en effet, une pincée de poils. Par bonheur, nul ne prit la chose au tragique. « Qui sait ? fit un canonnier, le caporal aura peut-être bouilli un lièvre ! »

La soupe était si bonne qu'on n'approfondit pas le mystère et que la légende du lièvre bouilli prit de la consistance, au grand soulagement du chef d'ordinaire et de ses aides.

Victor Favrat.

BALLADE POUR MON VOISIN

Mon voisin est un solitaire
Et le printemps le rend grognon
Jadis, les dames du canton
Ayant pitié de sa misère
Lui offraient Jeannette ou Toinon.
A toutes il a répondu : non !
Mon voisin est un solitaire :
Il a fait comme le héron !

Des livres tout pleins de poussière,
Toiles d'aragnes en festons,
Font l'ornement de sa tanière ;
Car Brigitte sa cuisinière
Ne se connaît qu'en mirotons.
Qui donc là-bas pourrait se plaire ?
Mon voisin est un solitaire :
Qu'il se cherche un colimaçon !

Ce petit être sédentaire
Ne quitte jamais sa maison.
Il sait souffrir et puis... se taire.
De lui, on a toujours raison !
Je suis sûre qu'il saurait plaire
Même au plus fichu caractère !
Mon voisin est un solitaire
Sans le moindre colimaçon !

Pour les amoureux, la chipote
N'est que prétexte à s'aimer mieux.
La solitude est une sotte :
On ne saurait être joyeux
A lire Montaigne et Voltaire,
La Garçonne *ou quelque sermon !*
Mon voisin est un solitaire :
Bonne chance, colimaçon !

ENVOI

Allons ! cher monsieur Pierre Ozaire,
Ne faites pas tant de façons !
Avril égrène son rosaire :
Cherchez votre colimaçon !

Sylvabelle.

RÉCEPTION D'UN BAILLI BERNOIS

en 1785.

NOUS avons eu déjà occasion de reproduire des extraits intéressants des mémoires de M. Carrard, d'Orbe. Voici encore le récit qu'il fait de la réception, le lundi 14 novembre 1785, de M. le bailli Ramuz.

14. Lundi. — Arrivée de M. le Baillif Ramuz. Manière dont les choses se sont passées :

Comme il avait dit qu'il partirait d'Echallens à 2 heures, les dragons s'étaient rassemblés à 1 h. 30 et l'ont été attendre à Chavornay. Sur les 3 heures, je suis parti avec quelques membres du Conseil et de la Justice eu nous étant rendus au Canal où l'on nous avait préparé un bon feu, nous avons envoyé l'officier Grivat à la découverte pendant que nous nous chauffions. Nous n'attendîmes pas trois minutes qu'il revint nous dire qu'il était tout près, en effet, étant sorti de la maison, nous vîmes le carrosse de M. le Baillif qui s'aprochait de nous, précédé des dragons et suivi de quelques messieurs d'Echallens, à cheval.

Quand il fut tout près, M. Bellin fit signe au cocher d'arrêter, s'approcha de la voiture et fit un bout de compliment, après quoi, nous suivîmes le carrosse en compagnie de ceux d'Echallens. Le soir je soupai chez M. le Chatelain avec M. le Ballif et un petit nombre de messieurs.

15. Mardy. — Assemblée du Conseil à 9 heures du matin pour aller prendre M. le Ballif en corps et se rendre à l'église.

Cérémonie à l'église.

Après le sermon, M. le Baillif, précédé de deux officiers d'Orbe, suivi de M. le Chatelain et de tout le Conseil est allé au chœur, là, placé au-dessus, M. le Chatelain à sa droite, le secrétaire ballival Mestresat à sa gauche et six conseillers à droite et six à gauche, tous vêtus de noir, tous debout, M. Mestresat a commencé par lire la patente de Berne, à haute voix, après quoi M. le Ballif a fait un petit discours pour nous exhorter à la fidélité du souverain et à lui prêter serment ordinaire. M. le Chatelain lui a répondu par où, après avoir parlé des Devoirs réciproques du souverain envers ses peuples et de ceux-ci envers lui, fait l'éloge du Baillif précédent et parle du gouvernement heureux que nous présageaient les grandes qualités de son successeur, avec de beaux vœux pour lui et sa famille, brochant sur le tout, il a fini par dire que pleins d'amour et de zèle pour notre souverain, nous étions prêts à lui prêter notre serment de fidélité.

Après quoi M. Mestresat a lu le formulaire de serment, ce qui, étant fait, M. le Baillif l'a intimé à M. le Chatelain qui a répété à haute voix et phrase après phrase les paroles de dite intimation, levant la main en l'air comme nous tous. Cela fait, M. le Chatelain a prié M. le Baillif de satisfaire aussi de son côté au serment d'usage. Ensuite, lecture du dit serment par M. le Curial, laquelle faite, M. le Baillif a touché sur les mains de chacun et promis de l'observer, mais il n'y a point eu d'intimation proprement dite.

La cérémonie achevée, la Justice et le Consistoire se sont rendus chez M. le Chatelain pour ouvrir le Grabot et voir s'il n'y avait aucune plainte, or, comme il n'y en a jamais et que tout va toujours bien, cela a été vite fait ; est venu ensuite le dîner, et ce n'était pas le moindre de la fête, j'oserais même dire que c'était ce qu'il y avait de meilleur !

16. Mercredy. — Le lendemain je suis allé déjeuner chez M. le Chatelain avec le Baillif et le même cortège accompagné en venant, l'a suivi à son départ, les dragons jusqu'à Penthéréaz, nous, jusque près de Chavornay, où nous avons pris congé de M. le Baillif et de sa suite.

POULARD ET MOTTU

Otez-vous de partout ! (Suite.)

C'est, généralement, entre midi et une heure que Poulard et Mottu se décident à aller rêvasser un peu sur Montbenon. Pour y arriver, ils prennent aussi des voies détournées. Rapide descente de l'escalier du Musée, rapide parcours de la rue de la Louve, rapide passage sur la place Centrale et sous le Grand-Pont. Là, ils ralentissent leur allure et montent paisiblement par la route qui les amène derrière le palais du Tribunal fédéral.

A ces heures, l'esplanade appartient à quelques désœuvrés ou à des travailleurs qui fument une cigarette ou une pipe en attendant la reprise du labeur. Poulard et Mottu s'installent sur un banc face au lac et se reposent béatement du travail accompli par les autres. La vue, d'ailleurs, incite à la béatitude. C'est le lac, où le soleil met, à chaque vaguelette, une scintillante fraise d'argent; c'est la côte savoisienne, où la fumée d'un train dessine une ligne blanche qui chemine et se déplace sur le fond sombre des forêts, c'est la masse puissante des Alpes, dont les sommets encore neigeux, s'embellissent de nuances insaisissables.

Poulard et Mottu contemplent tout cela pour la millième fois, au moins, mais, placides et indolents, ils ne s'en lassent pas. C'est un paysage qui les berce. N'allez point croire qu'ils ignorent ce qui est beau. Eh ! que non pas. Ils ne sauraient traduire en mots ce qu'ils sentent, assurément, ni l'expliquer. Mais ils sentent. Nous-mêmes, d'ailleurs, sommes-nous si malins quand nous nous efforçons à rendre compte de ce que nous avons senti. Et changerons-nous volontiers avec ces illustres psychologues qui rendent raison de tout ce qu'ils sentent, mais qui, par malheur, ne sentent rien. D'instinct Poulard et Mottu subissent l'influence du paysage.

De temps à autre, un mot, pas davantage.

— Une barque, fait Mottu.

— Des pierres de Meillerie, ajoute Poulard.

Puis un silence.

— Un bateau à vapeur.

— C'est le *Montreux*.

— Crois-tu ?

— J'en suis sûr.

Mottu pense que c'est le *Genève*, mais il n'en dit rien parce que Poulard est sûr.

* * *

Peu à peu, vers deux heures, l'esplanade se peuple. Oh ! ce n'est pas le public du quai d'Ouchy, ou, plutôt, il y a entre les bobonnes qui viennent ici promener des gosses et les aristocratiques nurses de Beau-Rivage une différence sociale considérable. Les bébés qui s'amusent sur Montbenon sont de petits Lausannois, des petits bourgeois et des petites bourgeoises. A Ouchy, ce sont des fils de lords ou de marquis. Et les bobonnes de Montbenon viennent d'Epalinges, de Montpreveyres, de Lutry, de Morges, de Rolle. Ce sont d'authentiques Vaudoises, mais elles n'en prisent pas davantage Poulard et Mottu. Au contraire. Les nurses d'Ouchy les ignorent, les bobonnes de Montbenon les détestent. Ils font peur aux enfants. Ils sont sales. Ils ont, peut-être, de la vermine. Ils occupent des bancs qui, dans l'esprit de ces jeunes personnes, reviennent de droit à l'enfance lausannoise pour y faire des pâtés de terre et autres œuvres artistiques de même catégorie. Il y a, là aussi, des mamans, des femmes d'ouvriers venues avec un tricotage et la marmaille. Celles-là aussi considèrent Poulard et Mottu d'un œil peu aimable. Non parce qu'ils sont sales et mal vêtus, mais parce qu'ils ne font rien tandis que leurs maris, à elles, «turbinent à l'usine ou au chantier». — Et c'est vraiment dégoûtant de voir des hommes qui ont bon corps et bons bras, rester des journées entières à rôder ou à bailler sur les places.

Poulard et Mottu entendent les réflexions faites en passant par celles qui désireraient s'asseoir à leur place. Ils font la sourde oreille. Ils s'efforcent à tenir bon. Ils veulent paraître crânes, mais lorsqu'une jolie brunette suivie de trois marmots, s'écrie en tendant la main au plus petit : « Allons, dépêchez-vous. On ne pourra bientôt plus venir sur Montbenon. Tous les voyous de la Riponne s'y assemblent » leur courage diminue un peu. Et quand la jolie maman ajoute : « La police ferait bien d'y mettre ordre », alors toute résistance disparaît en l'âme des deux pauvres diables. La police ! La police ! Vilaine affaire. Pour éviter une mauvaise rencontre, ils s'en vont. — *Otez-vous de partout.*

* * *

Et Poulard déplore l'influence de la vie moderne et des embellissements sur la liberté des citoyens. Il ne dit pas ces mots, mais son discours les sous-entend.

— Autrefois, quand on avait dix, douze ans, Montbenon était à tout le monde. Bien sûr qu'il y avait moins de trucs qu'aujourd'hui... Ainsi, il n'y avait pas le Tribunal fédéral.

— Ni Guillaume Tell..,

— Ni la fontaine aux poissons rouges.

— Ni la statue du monsieur assis, là-bas, avec des livres sous sa chaise...

— C'était un pasteur, qu'ils disent.

— Peut-être bien. Et il n'y avait pas non plus ces belles fleurs et les canards, les cygnes... Non, il n'y avait pas tout ça... Mais la place était belle quand même, va !

Poulard baisse la tête en pensant aux superbes parties de saute-mouton et de basculot que les gamins de Lausanne y venaient faire.

— Les « gâpions » nous laissaient tranquilles. Les bonnes aussi. On ne recevait pas tout le temps des mauvais compliments. On ne parlait pas à tout propos de la police. Elles n'ont que ce mot à la bouche, ces femmes : la police ! la police ! Avec ça qu'on fait du mal. On ne les mange pas leurs bancs.

Maintenant que Poulard est à honnête distance des mamans et des bonnes qui ne peuvent l'entendre, il se dégonfle.

— On ne saura bientôt plus où se tenir... On n'a pourtant pas la gale. S'il n'y a que les millionnaires qui puissent s'asseoir sur Montbenon, il faut le dire, on n'y viendra pas...

Mottu approuve. Mottu regrette aussi le bon vieux temps où on pouvait « poser des flemmes » dans les taillis, sur les « côtes » de la colline. C'était aussi le temps heureux où on bivouaquait à Sauvabelin, dormant à la belle étoile, sans crainte des gardes. Le temps où le quai d'Ouchy n'était que projeté et où l'on pouvait vaguer et divaguer à son aise au bord de l'eau sans qu'un gendarme vînt « vous guigner de travers » pour vous faire déguerpir.

(A suivre.) SAMI DE PULLY.

Sauvez les meubles ! — Sami. — J'ai entendu, la nuit dernière, Smith qui cassait une chaise sur le dos de sa femme en faisant un bruit du diable.

Loïon. — Oui, mais il est bien ennuyé ce matin !

Sami. — Ah ! je suis content d'entendre dire qu'il est ennuyé.

Loïon — Je crois qu'il est très ennuyé ! C'était une chaise neuve.

Décor. — L'Officier. - Voilà un camouflage extraordinairement habile ! Qui l'a donc fait ?

Le sergent. — C'est Perkins un homme d'expérience : avant la guerre, il peignait les moineaux et les vendait comme canaris !

Hérédité. — Personne ne me comprend, dit-elle. — Rien d'étonnant à cela, ma petite, votre mère, avant son mariage, était employée au téléphone et votre père annonçait l'arrivée et le départ des trains dans une gare !

Royal Biograph. — Pour cette semaine, deux films de tout premier ordre : « Une martyre » et « Sa nièce avait raison » En supplément du programme, « Les obsèques e Sarah Bernardt à Paris », film qui comporte également quelques scènes des principaux faits de la vie de la célèbre et regrettée artiste. Mercredi 11 et jeudi 12 avril, en matinée seulement, deux représentations du plus grand film d'art qui ait été produit à ce jour, « La Création du Monde », le spectacle pour familles par excelence, et qui ne peut qu'être recommandé.

Noblesse
vermouth délicieux
SE BOIT GLACE G.162 L

N'oubliez pas que la Teinturerie Lyonnaise
Lausanne (Chamblande) vous nettoie et teint aux meilleures conditions tous les vêtements défraîchis.

J. Monnet, édit. resp.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.